



P. –V. PIOBB



**REHABILITATION
DES CONCEPTIONS ANCIENNES
PAR LA SCIENCE D'AUJOURD'HUI**

Comte VICENTI (PIOBB)

Réhabilitation des conceptions anciennes

par

La Science d'Aujourd'hui

En tête de son ouvrage, désormais célèbre, sur l'évolution de la matière, GUSTAVE LE BOY dit : « Le dogme de l'indestructibilité de la matière est du très petit nombre de ceux que la science moderne avait reçus de la science antique sans y rien changer. Depuis le grand poète romain Lucrèce, qui en faisait l'élément fondamental de son système philosophique, jusqu'à l'immortel Lavoisier, qui l'appuya sur des bases considérées comme éternelles, ce dogme sacré n'avait subi aucune atteinte et nul ne songeait à le contester. » Il ajoute plus loin que le dogme chancelle et que, contrairement aux croyances antérieures, « la matière n'est pas éternelle et peut s'évanouir sans retour (1). »

(1) M. PIERRE PIOBB (le comte VICENTI), président de la *Société des sciences anciennes*, va incessamment publier un nouvel ouvrage intitulé *L'évolution de l'Occultisme et la Science d'aujourd'hui* dans lequel il compare l'état actuel des idées et des théories scientifiques avec les conceptions de l'antiquité. Nous en extrayons le passage suivant où l'auteur montre par quels détours les savants modernes se trouvent amenés à reprendre certaines propositions anciennes. Ce fut, nos lecteurs s'en souviennent, le sujet même de la conférence que M. PIOBB fit le 19 février 1914 à la *Société Théosophique*.

(2) GUSTAVE LE BOY, *L'évolution de la matière*, 1905, passim.

Cette proposition peut se considérer comme l'expression même de l'esprit de la science moderne et comme l'aveu du désarroi qui s'empara du monde scientifique, il y a quelques années.

On y remarquera la confirmation que la science moderne, dont Lavoisier est un des créateurs, avait cru devoir se séparer nettement des conceptions anciennes. Elle n'en avait guère conservé, semble-t-il, que l'assertion de l'indestructibilité de la matière. C'est sur cette assertion que se fondait le matérialisme, jusqu'au plus mal entendu. En sapant dans ses fondements une doctrine, si importante qu'elle prenait pour plusieurs l'aspect d'un dogme, on s'imaginait volontiers tout d'abord que la science moderne s'éloignait encore davantage de l'antiquité. On ne tarda pas à s'apercevoir que, tout au contraire, on revenait plus vite qu'on ne pensait aux conceptions anciennes.

On s'était donc mépris sur les conséquences même de certaines découvertes ? Certes oui ; et cette méprise provient de nos habituelles façons d'envisager l'antiquité.

Depuis des siècles, l'antiquité est pour nous le paganisme. C'est une époque imprécise que notre esprit embrasse globalement. Elle présente à nos yeux une physionomie simpliste. Il nous semble que, depuis toujours, les peuples qui grouillent dans cette antiquité n'ont jamais eu qu'une manière de se vêtir et qu'un mode de penser. Nous ne distinguons pas de différence entre eux. Nous ne tenons compte que de leur dissemblance avec nous. Nous apercevons encore moins leurs évolutions proches. Nous savons pourtant qu'ils possédèrent chacun un génie spécial, qu'ils eurent des politiques variées selon les siècles et selon les pays qu'ils habiterent. Nous n'ignorons pas qu'ils accomplirent de grandes choses. Nous admirons même les vestiges de leurs capitales. Mais nous les considérons d'une manière quelque peu littéraire. Hormis leurs arts et leur histoire nous ne connaissons rien d'eux.

Pour nous, l'antiquité c'est l'époque où, aux bords de la Méditerranée, on chantait de beaux vers, on faisait de la

philosophie spéculative, on sculptait des chapiteaux gracieux ; de temps en temps, on s'y battait avec un noble héroïsme, en des attitudes athlétiques, et on y mourait dédaigneusement, certain de trouver dans un au-delà poétique la récompense immortelle de sa gloire. Pour nous, les anciens sont des gens heureux que n'ont jamais hantés nos soucis mesquins. Ce sont des païens, immoraux mais esthétiques, artistes et philosophes mais dénués de tout esprit pratique. Nous nous estimons bien supérieurs à eux et cependant inconsciemment ils nous étonnent.

Nous sommes surpris de les voir si policés et si bien organisés. Nous sommes un peu stupéfaits de les trouver si habiles dans tous les arts. Nous ne comprenons pas comment ils ont pu avoir la hardiesse de suivre des politiques intérieures ou extérieures que de nos jours nous n'oserions même pas imaginer.

Car nous refusons facilement aux anciens toute tendance scientifique. Qu'était la sociologie dans l'antiquité ? Y connaissait-on la mécanique appliquée ? Y avait-on des notions de stratégie ? Les vocables modernes qui caractérisent nos sciences diverses nous suggestionnent quelque peu : nous nous figurons que ces sciences datent du jour où on les a ainsi baptisées.

Mais on doit envisager toute époque de l'humanité et tout peuple à chaque époque comme possédant un caractère propre, une évolution spéciale. Seulement on doit tenir compte que l'homme a toujours eu des besoins et des tendances qui, en tout pays et à toute époque, le rendent semblable à ce qu'il est aujourd'hui.

Une société babylonienne de l'an 800 avant J.-C. ne peut pas être si différente d'une société parisienne du *xx*^e siècle. Elle n'aura pas, sans doute, des autobus et mille autres commodités que le progrès scientifique a engendrées ; mais elle possédera son confortable à elle, ses manières pratiques de rendre les relations sociales et la vie en général plus faciles. Une preuve en est que l'on vient de découvrir précisément dans les ruines de Babylone, un grand nombre

de briques recouvertes de caractères cunéiformes, qui n'étaient autres que des lettres de change, billets à ordre, traites, etc., actions et obligations nominatives et au porteur, comptabilité en partie double, bref tous les éléments que nécessite la circulation de la valeur et le crédit (1). Il y avait donc des banques à Babylone ; il y avait même une bourse ! Au fait, pourquoi pas ? L'extension commerciale engendre nécessairement la circulation de la valeur et les différentes formes de crédit : elle implique la banque et plusieurs banques créent un marché, une bourse. Babylone était une ville immense et toute agglomération exige un commerce actif dont le but est de satisfaire aux besoins des habitants. C'est logique ; mais c'est aussi l'intrusion de l'esprit pratique. Il est absolument impossible de concevoir des peuples dénués de cet esprit pratique. Celui-ci n'empêche pas certaines individualités de se montrer uniquement artistes ou guerrières.

Or si les anciens possédaient véritablement quelque esprit pratique, il est impossible aussi qu'ils n'aient pas cherché à faire de la science appliquée.

Nous avons, du reste, maintes preuves qu'ils n'étaient pas uniquement spéculatifs. Alors que veut-on dire quand on parle d'une science moderne qui s'est entièrement séparée des conceptions de la science ancienne ? Ce n'est certes pas à une science ancienne appliquée que l'on fait allusion, puisque celle-ci naguère encore était ignorée, mais bien une science ancienne spéculative que l'on envisage seulement.

Cette science nous la retrouvons chez les philosophes et notre manière littéraire de considérer l'antiquité nous incite à croire que les philosophes ont eu une grande influence. Il faudrait, pour demeurer sur le terrain scientifique, démontrer à quel point la philosophie, à une époque déterminée et chez un peuple donné, a eu une influence

(1) *Banking in Babylon*, article du *Financial Review* of *Reviews* de février 1911 citant le *Weltwart*.

sur la science appliquée. Je crois plutôt à l'inverse ; car on peut remarquer que dans les temps modernes, précisément sur le sujet qui nous occupe, ce sont les découvertes pratiques de Lavoisier qui ont modifié les idées philosophiques concernant la matière. Lucrèce a-t-il pensé tout uniment, un jour, que la matière était indestructible ? Est-ce de sa part une pure rêverie de poète ? Ou bien certaines expériences pratiques, réalisées de son temps, l'ont-elles induit à formuler une semblable assertion ? Il y aurait là un élégant problème à résoudre.

En tout cas, ce que l'on peut dire, c'est que les conceptions de Lucrèce n'ont pas, dans la suite des temps, été universellement admises. Les hermétistes du moyen âge n'ont jamais partagé l'opinion de l'indestructibilité de la matière. Or ces hermétistes se sont toujours réclamés de la tradition antique.

C'est à croire qu'à côté de gens qui jadis pensaient à la façon de notre science moderne sur la matière, il y en avait d'autres qui avaient des idées opposées. La chose est bien naturelle, car nous aurions tort d'imaginer qu'à toute époque il n'en a pas été comme de nos jours. Les opinions ne se sont jamais rencontrées unanimes ni sur un individu ni sur un point de philosophie. Alors, quand on fait actuellement une découverte, on ne doit pas être surpris de trouver que chez les anciens elle pouvait avoir été pressentie, parfois même réalisée.

Notre science moderne s'est séparée et se sépare de plus en plus de l'antiquité, il est vrai ; mais de quelle antiquité ? De celle que, jusqu'à présent, on avait considérée comme la seule et unique. En progressant, il est tout naturel qu'elle reprenne peu à peu certaines idées qui avaient également cours dans l'antiquité mais qui avaient été dédaignées.

C'est pourquoi la proposition de GUSTAVE LE BON exprimait une méprise.

On s'en aperçut vite. La théorie de l'indestructibilité de la matière avait été profitable. Elle avait eu pour conséquence une infinité de découvertes. Quand on l'eut renversée, certains crurent, de bonne foi, que la science moderne était en péril. Il y eut un émoi. Mais peu à peu celui-ci se calma. En somme la matière continuait à se comporter, dans les laboratoires, comme si elle était indestructible et rien n'était bouleversé, sinon la mentalité de ceux qui s'imaginaient tout savoir.

Finalement on en arriva à la proposition suivante qui est de JEAN BECQUEREL : « Il est probable que toute matière subit une évolution; mais la lenteur des transformations, ou la rareté des conditions favorables, nous donne l'illusion de la stabilité (1). »

C'était la réhabilitation des hermétistes. Ceux-ci, en effet, avaient été ridiculisés parce qu'ils professaient que la matière évolue, mais avec une extrême lenteur, et qu'on ne peut surprendre cette évolution, ou la réaliser expérimentalement qu'en employant beaucoup de temps et en se plaçant dans certaines conditions.

HELMHOLTZ avait déjà dit : « Celui qui connaît la loi des phénomènes n'a pas acquis seulement des connaissances, mais encore la puissance d'agir à l'occasion sur le cours de la nature elle-même et de la faire travailler à son profit. Il voit la marche future de ces phénomènes. Il possède, en réalité, les facultés qu'aux époques de superstitions on cherchait chez les mages ou les prophètes (2). »

Ces paroles ne manquent pas d'exactitude. Elles expriment cependant la terreur de la superstition et l'effroi de passer pour un mage ou un prophète, quand on fait de la science et qu'on n'est qu'un physicien ou un chimiste. Ce furent cette terreur et cet effroi qui causèrent une certaine perturbation dans le monde scientifique. Il semblait

(1) JEAN BECQUEREL. *Les idées modernes sur la constitution de la matière*, conférence faite au Muséum le 10 avril 1910 et publiée dans la *Revue scientifique* du 1^{er} octobre 1910.

(2) HELMHOLTZ, *Guthe-Rede*, 1832.

qu'avec les nouvelles conceptions, avec les voies inusitées qui étaient ouvertes, on allait retomber dans ce qu'on avait considéré jusqu'alors comme des errements.

Aussi pendant quelque temps l'opinion scientifique accueillit-elle froidement les découvertes les plus sensationnelles et sceptiquement les hypothèses et les théories que ces découvertes légitimaient.

Aujourd'hui néanmoins, — quinze ans après la découverte faite, en février 1896, par HENRI BECQUEREL que « certains corps possèdent la propriété d'émettre spontanément sans qu'on leur fournisse aucune énergie, des rayons de diverses natures », — l'opinion scientifique s'est modifiée.

Actuellement, tous les phénomènes naturels sont ramenés à un seul : la transformation de l'éther.

Ceci a permis de comprendre les relations étroites qui existent entre la lumière, la chaleur, l'électricité, le son et la matière elle-même. Et c'est en étudiant ces relations étroites que l'on est arrivé à établir la télégraphie sans fil et la téléphonie sans fil. Mieux encore : sir WILLIAM RAMSAY a démontré que les éléments matériels pouvaient être dégradés et que les corps pouvaient être transmutés. Il a obtenu la transmutation en carbone du silicium, du titane, du plomb, etc.

C'est ce qui a fait dire à M. JEAN BECQUEREL :

« Toutes les substances étant formées par des charges électriques, *l'atome ne peut plus être considéré comme immuable, et, sans être alchimiste, on peut dire que la transmutation de la matière n'est pas une utopie.* »

« Mais on ne peut songer pour l'instant, a-t-il ajouté, à réaliser la transmutation inverse (de celle de sir RAMSAY), celle du cuivre en or par exemple. Cette transmutation nécessiterait sans doute une énergie colossale et nous n'avons encore aucun moyen de disposer de l'énergie intratomique que nous savons seulement être considérable (1). »

(1) JEAN BECQUEREL, *loc. cit.*

..

Nous retrouvons dans ces conceptions actuelles l'énoncé sous une autre forme, de diverses idées purement hermétistes. Tout d'abord apparaît cet aphorisme bien connu : « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut... » L'atome dans lequel les électrons jouent le rôle des corps célestes dans l'univers, nous semble aujourd'hui absolument analogue à ce même univers et, quoique étant pris en bas sur la Terre, il est bien comme le ciel qui est en haut. Mais ce n'est pas la seule proposition ancienne que des découvertes récentes obligent à reprendre.

La notion d'indestructibilité de la matière avait les conséquences suivantes : 1° la matière était considérée comme entièrement distincte de l'énergie et comme ne pouvant pas créer par elle-même de l'énergie ; 2° l'éther impondérable était envisagé comme entièrement distinct de la matière pondérable et comme n'ayant aucun lien avec cette dernière. Ces deux principes paraissaient naguère aussi solides que la notion dont ils étaient les corollaires. Or, les expériences faites sur les corps radio-actifs démontrent que ces principes doivent également être abandonnés.

Si, malgré les efforts de G. LE BOY, il n'est pas absolument prouvé que la matière se transforme en énergie, on admet du moins, que la polarisation des électrons au sein de l'atome crée une énergie dite *intra-atomique*. La proposition ancienne est juste, mais inexactement exprimée. Il faut dire : l'atome matériel est bien, en tant que lui-même, distinct de l'énergie et ne peut ainsi créer cette dernière ; mais l'électron, que récite l'atome, peut devenir énergétique sous certaines conditions.

Quant à l'éther, il ne nous apparaît distinct de la matière que si on envisage les choses superficiellement. En concevant l'électron comme de l'éther transformé, on s'aperçoit qu'il existe un lien entre cet éther et la matière, puisque l'électron est constitutif de l'atome matériel.

Alors un monde nouveau s'ouvre à la science. Entre le *monde matériel* ordinaire que l'on peut envisager, si l'on veut, pour plus de commodité, selon la manière de Lavoisier et le *monde de l'éther* sur lequel nous ne pouvons encore que formuler des conjectures, il existe un *monde intermédiaire* qui est celui où l'éther se transforme en matière. Ce monde se trouve peuplé de phénomènes qu'il nous est impossible de classer dans les autres mondes, et que la physique d'aujourd'hui découvre peu à peu.

Résolument on s'engage dans un ordre d'idées qui, en une certaine mesure, peut être considéré comme la reprise des conceptions anciennes de l'alchimie et de la magie. Cela ne veut pas dire qu'on refasse de l'alchimie et de la magie. Car la science ne rétrograde pas et ne peut rétrograder. Mais cela signifie que plusieurs propositions envisagées autrefois par la science moderne comme des rêveries, se trouvent examinées favorablement par la science d'aujourd'hui à titre d'indications utiles pour les chercheurs.

PIERRE PIOBB.

Le Directeur-Gérant, GASTON REVEL.

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN.